

ALAIN JAUBERT

**UNE NUIT
À POMPÉI**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

VAL PARADIS, *roman*, Paris, Gallimard, coll. « L'Infini », 2004 (« Folio », n° 4313).

UNE NUIT À POMPÉI, *roman*, Gallimard, 2008.

Essais

LE COMMISSARIAT AUX ARCHIVES, Barrault, 1986.

PALETTES, Paris, Gallimard, coll. « L'Infini », 1998.

MICHEL FOUCAULT, UNE JOURNÉE PARTICULIÈRE, Lyon, Aedelsa, 2004.

L'ART PRIS AU MOT, *en collaboration avec Henri Scepi, Dominique Moncond'huy et Valérie Lagier*, Paris, Gallimard, 2007.

LUMIÈRE DE L'IMAGE, Paris, Gallimard, 2008 (« Folio » n° 4683).

Entretiens

UNE VIE POUR L'ART. ENTRETIENS AVEC DINA VIERNY, Paris, Gallimard, coll. « Témoins de l'art », à paraître en 2009.

Traductions

Allen Ginsberg, OM..., *documents et entretiens*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Tel Quel », 1973.

Edgar Allan Poe, NE PARIEZ JAMAIS VOTRE TÊTE AU DIABLE, et autres nouvelles non traduites par Baudelaire, Paris, Gallimard, 1989 (« Folio classique », n° 2048).

Préfaces

Alexandre Corréard et Jean-Baptiste Savigny, LE NAUFRAGE DE LA MÉDUSE, Gallimard, 2005 (« Folio classique », n° 4262).

UNE NUIT À POMPÉI

ALAIN JAUBERT

UNE NUIT
À POMPÉI

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2008.*

Extrait de la publication

Hic habitamus. Felices nos dii faciant.
(Nous habitons ici. Que les dieux nous rendent heureux.)

Inscription sur un mur de Pompéi.

Elle est debout devant moi, très nue, très blanche. Elle me tourne le dos. C'est une toute jeune femme à la chevelure frisée et coiffée en longues et savantes torsades. En appui sur sa jambe gauche, la droite un peu levée de façon à créer une légère dissymétrie dans son dos, elle penche la tête sur son épaule droite et tente de jeter un coup d'œil vers ses fesses comme pour vérifier qu'elles sont bien dénudées et tournées vers moi. Et, en effet, elle relève du bras gauche sa grande tunique plissée, découvrant ses jambes, ses cuisses, ses fesses et ses hanches. À la hauteur des reins, deux petites fossettes surmontent l'espèce de vallonnement en fourche qui précède la raie. Chaque fesse se rattache aux chairs de sa hanche par une ondulation délicate puis tombe, bien ronde et pleine, légèrement débordante vers le haut, refermant sa course en se soudant à l'arrière de la cuisse par une nouvelle ondulation. Les deux courbes, bordant et soulignant le bas des fesses, remontent un peu et se rejoignent sous la raie centrale. Dans le creux assez profond ouvert par la jonction de la raie, des anses charnues des fesses et du haut des cuisses, l'ombre est dense. J'aimerais m'approcher, passer la main sur ces chairs lisses et douces,

me baisser, embrasser ces reins et ces rondeurs tendres, étreindre ces hanches, regarder de près cette zone creuse et ombreuse, essayer de voir au plus intime de cette région mystérieuse. Interdit de toucher ! Je ne peux aller plus loin. La jeune femme est de marbre et ne répondra ni à mes caresses ni à ma curiosité.

Elle s'est imposée à moi alors que j'observais d'autres courbes, d'autres plis, un autre trou sombre. Pourquoi ? Pourquoi cette figure vient-elle se superposer à ce paysage terrible que j'ai devant les yeux ? J'étais au sommet du Vésuve, je regardais le cratère lorsque cette statue de l'Aphrodite callipyge, « Aphrodite aux belles fesses », cette émouvante statue du musée de Naples, s'est soudain rappelée à mon souvenir.

Il faudrait peut-être commencer par le commencement. Je vais essayer de vous raconter une histoire. Une histoire brève et simple. Comme vous les aimez, n'est-ce pas ? Pourquoi celle-là plutôt qu'une autre ? Et brève et simple, facile à dire, c'est seulement « une nuit à Pompéi », une nuit c'est bref, mais en une nuit il peut se passer bien des choses, et pour comprendre la nuit il faut aussi raconter le jour qui précède et aussi un peu de ce qui suit, et puis rien n'est jamais très simple même dans les histoires les plus simples, parce qu'au moment où vous vous y attendez le moins il y a parfois quelqu'un qui vient perturber le bon déroulement des choses ou qui vient vous raconter une autre histoire, si bien que votre beau récit finit par être plutôt embrouillé, et sans doute que l'histoire ne sera ni brève ni simple. Enfin, essayons toujours. Je pourrais donc placer ce récit sous une invocation à Vénus-Aphrodite, comme le fait mon ami Lucrèce au début de son grand livre, et lui dire « Donne plus

encore à mes mots, Ô Divine, une éternelle beauté » (*Quo magis aeternum da dictis, diva, leporem*, pour ceux qui aiment le latin).

Et d'ailleurs comment la raconter cette histoire ? Au passé simple, comme si je vous racontais une histoire déjà ancienne ? Au passé composé, comme si elle venait de se dérouler ? Au présent, comme si vous la viviez en même temps que moi ? Les trois à la fois ? Voyons si c'est possible. C'est une histoire d'amour, comme la plupart des histoires. Enfin d'une certaine forme d'amour, tout le monde ne s'entend pas sur le mot, n'est-ce pas ? Avec de vrais personnages qui existent et à qui, je crois, il vaudra mieux que je donne de vrais faux noms. Et ça parle aussi d'un lieu que tout le monde connaît et qui fait rêver, Pompéi. Vous pouvez considérer à votre guise tout ce qui va suivre comme le récit d'une aventure qui m'est bien arrivée ou comme un rêve qui m'est venu ce jour-là, au sommet d'un volcan et à la veille de mon anniversaire. Ainsi il est normal que ça commence avec le Vésuve, car peut-être que tout finira avec lui.

Ce matin, je suis donc monté au sommet et, à l'heure où commence pour vous mon récit, j'y suis toujours. Voilà, l'histoire a débuté. D'abord, je dois vous le dire, la vision fait peur, vraiment peur. Bien sûr, en arrière, il y a l'horizon à perte de vue, du côté de la terre, les montagnes, les collines, les routes et les villages, entre Caserte et Avellino, moutonnement gracieux qui se perd dans une brume violette, et, du côté de la mer, la baie bleu cobalt, sombre et lisse, avec ses caps et ses îles enchantées, Ischia, Procida, Nisida, Capri. Mais la splendeur attirante des lointains contraste avec ce qui s'ouvre devant moi, ce gouffre affreux,

effrayant qui semble prêt à m'aspirer. Immense, vide et silencieux, ce paysage-là. Dévasté, sec, rocheux, poudreux, apparemment sans vie. Mortel.

Lorsque je suis arrivé par avion de bonne heure, j'ai eu droit à une première séance de séduction du monstre. L'autorisation d'atterrir à Capodichino n'ayant pas été accordée tout de suite au pilote, celui-ci a commencé à faire de larges cercles autour de la ville et de son volcan. Éclairé à contre-jour par le soleil encore assez bas, le Vésuve ressemblait à une maquette de carton. C'était comme une bizarre maladie de peau de la croûte terrestre. Une sorte de grosse pustule dressée haut, mais une pustule crevée, vidée, grande ouverte, et dont les brides de la plaie se seraient depuis longtemps desséchées. Tronc de cône presque parfait, décapité et creusé. L'éclairage accentuait encore l'ombre du trou profond. Sommet ocre, mélange de jaune et de rose, trônant au-dessus de pentes plus grises et vertes sillonnées de fines rides creusées par l'érosion et peu à peu gagnées par la verdure sauvage du maquis, puis se métamorphosant à mesure que s'adoucissaient les pentes, en forêts, champs, terrasses de vignobles et d'oliviers, ponctuées par la touche claire des bâtiments isolés, maisons forestières, fermes, bassins d'irrigation, puis les pentes mourant dans cette étroite plaine du bord de mer où la densité des villages, des villes, des voies ferrées, des usines, des entrepôts, des rues et des routes a fini par former le cordon continu d'une immense banlieue étirée sur des kilomètres au sud de la ville. Et, au-delà, on retrouvait le vide de cette mer bleue juste striée de minces sillages d'un blanc vif. À mesure que l'avion tournait pour se rapprocher de l'aéroport, le cratère se déployait, montrant maintenant sa face intérieure ouest bien éclairée par le soleil levant et son arête tranchante. L'image du vol-

can dans le hublot fit place aux chantiers navals, aux citernes pétrolières géantes et aux usines de la zone industrielle, on atterrit bientôt.

Le volcan vu d'avion m'avait donné une envie subite de le revoir de plus près. Et même, je ne sais pourquoi, de le revoir tout de suite. Pour le reste, je n'étais pas pressé. Je pris un taxi, me fis conduire au port, laissai mon sac à la consigne de la gare maritime et demandai au chauffeur de m'amener au pied du Vésuve. Traversée de la ville et des banlieues, autoroute jusqu'à la sortie d'Herculanum, puis la route de la montagne. Le chauffeur était assez content de sa course. Belle journée pour lui ! Il m'a déposé au bout du parking, à l'entrée même du chemin. Je lui ai demandé de revenir me prendre trois heures plus tard. Il me promit d'être là à deux heures pile. J'ai acheté un ticket, évité les guides qui vous proposent avec empressement leurs services et pris la direction du sommet. Impossible d'aller tout droit, la pente est trop forte. Un large chemin a été aménagé, bordé de barrières de troncs d'arbres entrecroisés empêchant les visiteurs d'aller s'égarer sur les pentes raides et friables du volcan. Deux lacets très pentus, puis la piste directement jusqu'en haut. Ce cheminement à flanc de versant me faisait retrouver de vieilles sensations : sol poudreux crissant sous la semelle, d'une épaisseur molle parfois, rendant la progression fatigante. La cendre gris bleuté, les lapilli gris, roses, mauves, violine. Des rochers noirâtres en chou-fleur, enfouis dans la pente. Il y a des groupes qui montent, des touristes rigolards, et de vrais marcheurs bien équipés. Peu dans l'autre sens, il est encore trop tôt. À mesure que je m'élève, je découvre la baie, la splendeur de la mer d'un bleu strident, les îles, les villes. Après une trentaine de minutes d'ascension, une sorte de grande cabane sur pilotis plan-

tée au bord du sentier. Bar, souvenirs, cartes postales et pierres du Vésuve... Quelques mètres encore et je suis au bord du gouffre. Le paradoxe, c'est qu'il s'agit bien d'une montagne mais, à la différence d'une montagne ordinaire, celle-ci est creuse. Pas de sommet, la pente s'arrête net et, au-delà de cette crête, ça replonge, ça s'effrite en permanence, pierre et poudre, il n'y a qu'une piste au bord de l'immense caldeira, six cents mètres de diamètre, deux cents de profondeur, commentent les guides autour de moi, et dans toutes les langues possibles...

Je m'empresse de fuir les touristes, peu nombreux à cette heure, en me lançant sur le sentier qui contourne le cratère. Je pars vers le sud-est, face au soleil. Je marche quelques centaines de mètres. Il y a de moins en moins de promeneurs. Le sol du chemin est à peine différent : juste le tassement de la poudre et de la ponce sous les pieds des visiteurs qui se succèdent d'heure en heure, de jour en jour, d'année en année, lent cheminement obstiné, pèlerinage de mortels fascinés venant contempler l'image du désastre absolu, de la mort foudroyante mais, semble-t-il, toujours différée. La piste se transforme parfois, un escalier de ciment a été aménagé, ou bien elle borde le gouffre au ras de la pente la plus récente laissée par l'érosion, et elle doit changer souvent de parcours, tantôt au bord d'un à-pic, tantôt au sommet d'une pente plus douce. Des rochers en surplomb, pas encore entraînés dans la pente, bouchent un instant la vue. Des morceaux de piste déjà avalés par les monstrueux éboulis du cratère sont fermés par des chaînes tendues entre des piquets de fer rouillés, le piétinement les contourne alors et recrée un autre sentier, de brusques belvédères d'où l'on perçoit presque tout le trou, sauf les pentes immédiates, d'autres endroits où, s'étant éloigné du bord, on se retrouve sur une sorte d'espla-

nade lunaire surplombant les pentes fortes qui descendent vers le sud. Aucune végétation développée sinon de rares herbes rêches jaillies au creux des roches grises et des lichens. Quelques genêts qui, lentement, saison après saison, montent vers le sommet. Des oiseaux bizarres qui fendent l'air avec des sifflements aigus plutôt désagréables. Je pense aux sinistres oiseaux gardiens des Enfers. Sans doute seulement des espèces de martinets.

Je finis par trouver un petit belvédère bordé d'une barrière métallique tordue et rouillée. La vue porte sur toute la face opposée du cratère et, en se penchant un peu, je peux même voir un peu du fond. Vers l'est, à ma droite, une falaise abrupte, en demi-cercle, à consistance de marbre lourd et massif, striée de couches compactes horizontales. Vers la mer, au contraire, affleurant dans une pente plus douce, des rochers effrités, crevassés, cernés de coulées sableuses, croulant en perpétuelles cascades vers le gouffre. Au fond, le rassemblement inégal, chaotique et multicolore d'une douzaine d'éboulis de tailles les plus diverses, le plus gros venant tel un torrent sableux du bord sud de la falaise, entre roche dure et terrains plus meubles. Au creux d'un rocher, une belle fumerolle, la dernière survivante, paresseux petit panache de vapeur blanche.

Au centre de la falaise, un grand banc plus clair, couleur crème. Les autres teintes sont celles de la terre nue et stérile, toutes les variétés d'ocre, de rouge, de marron, de rose sale, de sable, de carbone, de latérite, avec parfois une fissure d'un rouge plus vif ou un filon d'un mortier verdâtre, mais le mélange de toutes ces nuances donne une dominante rose et grise, poussiéreuse, poudreuse... Tout est pente, vertige, pure angoisse pétrifiée ou cristallisée. Une sorte de ventouse à l'envers, vénéneuse, aspirante. D'autant plus étrange, ce

chancre ouvert et stérile, que dans les environs, aussi loin que porte la vue, la terre est riche, grasse, généreuse et que la végétation partout prolifère. Comme si la terre voulait montrer, par cette image de désolation plantée au cœur du pays le plus fertile, les menaces funestes qu'elle cache en son sein. Il vaut mieux ne pas regarder trop longtemps parce que cette vision engendre peu à peu la peur. L'étonnement principal vient du trou et de son fond. On voudrait comprendre comment un gouffre aussi abrupt, aussi béant, peut résister à l'érosion, au comblement, aux remaniements permanents d'une terre aussi remuante.

La première fois que je suis venu ici, j'avais dix-huit ans. J'avais fait tout le chemin de Paris vers l'Italie du Sud en auto-stop et je ne m'en étais pas mal tiré puisqu'il m'avait fallu à peine plus de trois jours pour gagner Naples. La dernière éruption remontait à quatorze ans, m'apprirent des Napolitains de rencontre. On voyait en permanence un panache blanc au-dessus du volcan. Les habitants l'observaient avec attention et humour chaque jour. On ne pouvait monter seul. Il fallait être accompagné d'un guide officiel. On grimpa au sommet à dos de mulet par un chemin à peine tracé et de moins d'un mètre de large, une simple piste sommairement tassée dans la poudre, les pierres et les lapilli, avec à son côté le vertige fascinant de la pente très forte. Le mulet trébuchait parfois, vous faisant battre le cœur un instant. Il n'y avait alors rien au bord du gouffre, plus étroit qu'aujourd'hui, ni barrières ni chemin ni baraquement ni cartes postales. Seulement un léger piétinement de la cendre, à distance prudente du précipice. C'était impressionnant. Et dangereux. À l'intérieur du cratère, tout autour, et à différentes hauteurs, des fumerolles, des jets de vapeur, des crachote-

ments de fumées soufrées. Une rumeur d'orage. Il fallait faire attention à sa respiration. Si le vent rabattait un petit nuage de vapeur, il fallait s'empresse de se couvrir le visage sous peine de suffocation. On ne pouvait s'attarder au sommet. Juste le temps de découvrir les restes tordus et rouillés du funiculaire détruit par l'éruption récente. Et aussi de plonger le regard dans le gouffre. Mais, ce jour-là, je ne vis rien. Les brumes, les fumées m'empêchaient de percevoir le fond, sombre, trop lointain et dont le guide me dit qu'il était à plus de quatre cents mètres, peut-être cinq cents, personne n'avait mesuré vraiment. Naïf, j'imaginai qu'en fait le cratère était encore ouvert et en communication directe avec les entrailles de la Terre.

Je suis revenu à Naples au printemps 1974. Nous étions deux. Une excursion au Vésuve s'imposait. Tout en bas, il y avait une sorte de barrière de péage avec boutique où l'on vendait des camées et des colliers de corail de Torre del Greco. Il fallait prendre un guide et monter soit à pied, soit à dos de mulet. Nous avons choisi la marche à pied. Les pentes basses du volcan étaient jaune vif : des milliers de petits genêts nichés au creux des ravins du versant ouest étaient en fleur et me rappelèrent le fameux poème de Leopardi, « La Ginestra » : *Odorata ginestra / Contenta dei deserti* (Odorant genêt / Satisfait des déserts). Arrivés au sommet, émerveillés malgré l'appréhension, nous étions si fatigués que nous fûmes plutôt contents de nous allonger au bord de la crête nord pour regarder le gouffre dont le guide nous dit qu'il avait maintenant trois cents mètres de profondeur, « la hauteur de la tour Eiffel ». Des fumerolles jaillissaient encore ici ou là, à mi-pente, de petites fissures ou de plus grandes crevasses. Le gouffre faisait entendre une sorte de bruisse-

ment permanent : cascade des cailloux s'ébouyant presque en permanence des pentes trop abruptes, sifflements, crachotements, pulvérisations des fumerolles, chutes des eaux refoulées des fissures après une pluie d'orage récente. Tout donnait une sensation d'émiettement, de morcellement, de bourgeonnement et, en fin de compte, d'un bouillonnement vital, d'une sorte de persévérance dans l'éruption.

J'étais repassé par Naples en 1985, cinq ans après le grand tremblement de terre, et je n'avais pas résisté à la tentation d'une nouvelle ascension, c'était devenu une habitude maintenant. Ascension solitaire, cette fois. Des aménagements touristiques avaient eu lieu. Les mulets avaient disparu. Le chemin de montée était encore différent. Et, du sommet, je vis qu'il n'y avait plus que de rares fumerolles. La circonférence du cratère me parut plus grande : les bords abrupts s'étaient beaucoup effondrés au cours de la dernière décennie. L'altitude du volcan devait donc décroître, le gouffre se combler peu à peu. Aujourd'hui, quinze ans plus tard, nous en étions à deux cents mètres. Cela signifiait que, si je revenais dans une douzaine d'années, le trou, à force d'érosion, n'aurait plus que cent mètres de fond. Et dans vingt ou vingt-cinq ans, si j'étais encore vivant, le gouffre serait à peu près comblé. Le cône et son cratère ne formeraient plus qu'un dôme lisse et bien fermé, peut-être plus tard recouvert par la végétation comme les volcans d'Auvergne.

Cent mètres de fond puis cinquante puis trente puis... À condition qu'il ne se passe rien dans le cœur d'ici là. Car, impossible de ne pas y songer à chaque seconde, le Vésuve était loin d'être mort. Aucun volcan l'est-il jamais ? Les visiteurs savent qu'il pourrait se réveiller à l'instant où ils

parviennent au bord du cratère ou un peu plus tard lorsqu'ils déambulent sur ce faux chemin sans cesse bousculé et sans cesse remanié. Depuis toujours c'est un sport non seulement pour les Napolitains mais pour les touristes du monde entier. Une sorte de jeu avec le destin, la fatalité. On y pense. On y pensait davantage lorsque le cratère était encore chaud et fumant, que les bouffées de soufre vous suffoquaient et vous faisaient pleurer, ou même, un bon siècle plus tôt, lorsque l'ancien cratère vomissait de grandes coulées de lave qui éclairaient la nuit de lueurs rouges fantastiques et qu'il faisait entendre des grondements cent fois plus violents que le tonnerre. Les curieux montaient, en jaquette et en tricorne, et s'approchaient des coulées rougeoyantes.

Une éruption pourrait survenir. Toute la montagne se soulèverait, exploserait, projetant à des kilomètres de hauteur les roches accumulées dans l'immense cheminée cachée et profonde, les laves soudain décomprimées, les gaz enflammés. Un ébranlement monstrueux de toute la région, une explosion terrible et cette nuée ardente prévue, déferlant sur les pentes et sur la ville, réduisant à néant les constructions humaines les plus ambitieuses. Évidemment, se trouver au lieu même de l'abomination ne laissait aucune chance de survie. Vous seriez instantanément carbonisé, écrasé, pulvérisé. Certes, les spécialistes prétendaient qu'il devrait y avoir des signes avant-coureurs, des séismes, des coulées, des fumées, des éruptions limitées avant la grande catastrophe et, dans ce cas, personne n'irait se promener autour de la bouche du monstre. Mais qui sait ? La chose pouvait aussi bien se produire sans prévenir. D'un seul coup, là, à l'instant où je suis au bord du trou et que je contemple ces murailles sinistres. J'aurais à peine le temps de m'en apercevoir. Tout sauterait. Grandiose explosion cosmique. Une belle mort, en fin de compte.

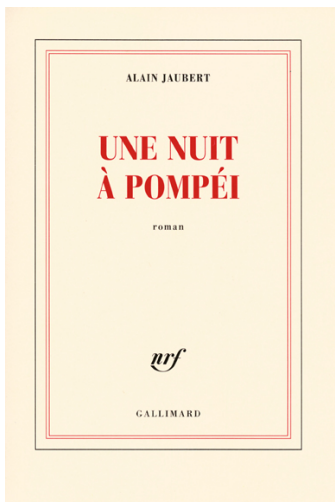
Je regardais un de ces drôles d'oiseaux planer devant moi au-dessus des pentes crevassées. Un petit groupe de promeneurs est arrivé à ma hauteur. Un enfant s'est mis à crier. Son père et sa mère lui donnaient la main. Le garçon venait de découvrir l'écho formidable répercuté par la falaise courbe qui lui faisait face et il jouait de toutes les modulations possibles de sa voix haut perchée, aigre, désagréable. Les parents se sont mis à leur tour à pousser des cris ou à applaudir, épatés d'entendre revenir vers eux, pour un seul battement de paumes, des salves d'échos semblables aux croassements d'un vol de corbeaux géants. Je me suis éloigné. Il n'y avait plus un endroit au monde où l'on pouvait se retirer dans la solitude et le silence. Le moine méditant assis devant sa cabane à l'écart du monde n'existait plus que dans les peintures chinoises anciennes. Plus une seule plage déserte, un alpage silencieux, un bosquet printanier enchanté d'oiseaux, une courbe de rivière paisible et bordée d'herbes. Partout on se heurtait à ces touristes imbéciles qui piétinaient, se répandaient, s'interpellaient, riaient trop fort, et même, c'était la folie en Italie depuis peu, laissaient sonner à l'infini leurs téléphones portables pour bien montrer leur opulence. Et pas seulement le bruit, il y avait aussi la vue. Ces gens étaient vêtus comme des explorateurs polaires : blousons, chemisettes, impers, capuches, casquettes dont les couleurs agressives blessaient les yeux. Ces jaunes vifs, ces rouges éclatants, ces verts fluorescents étaient une ignoble injure aux teintes raffinées des paysages. Une sorte de blessure obscène de la nature, de triomphe général du mauvais goût. Impossible d'y échapper. Sauf à rester toujours cloîtré.

Le décor se brouille un peu, devient plus terne puis trouble, le soleil disparaît, l'autre versant du cratère s'efface, les

fois en Vésuves. Tremblements, embrasements, éruptions, explosions, coulées...

Un ultime regard au volcan noir avant la fête. Sur le ciel encore clair, il se détache, placide mais massif, élégant mais toujours menaçant malgré les lumières paisibles qui s'étalent à ses pieds. Sentinelle, gardien des Enfers, il a vu se succéder Grecs, Étrusques et Romains, Espagnols et Français, Allemands et Américains. Et maintenant, avec le tourisme, cette nouvelle forme d'invasion, Chinois, Australiens, Japonais, Africains, Scandinaves, Polonais, Tchèques, Turcs, Arabes, Russes, Argentins, Brésiliens, Mexicains... Naples et son Vésuve, c'est Babel... Le volcan en a déjà vu beaucoup, il en verra d'autres. Et tous reviendront, tant ses flancs sont féconds et ses paysages paradisiaques. Il trône avec fierté au centre de la courbe marine. Un peu en retrait, observateur distant, ironique. Il est là, il veille sur la ville, sur le golfe, sur ses rades et sur ses îles fleuries, il lorgne sur l'horizon marin comme un dieu paternel, il apporte la fertilité, la terre noire et grasse d'où surgissent le vin et l'olive, la rose et le citron, et il a ses colères, celui que Leopardi, encore lui, nomme *sterminator*, l'exterminateur, il écrase alors comme des fourmis les humains tapis à ses pieds.

Et il continuera à déclencher dans le corps de ses visiteurs ces puissants spasmes de sang et de fièvre qui les pousseront à inventer, le jour comme la nuit, les plus sauvages étreintes. Des corps et des noms, des postures et des figures dont il ne restera, à tout jamais, rien. Rien, sauf quelques peintures, quelques images, quelques graffitis, quelques amulettes. Mais aussi la magie des récits emboîtés, ressassés, déployés à l'infini.



Une nuit à Pompéi Alain Jaubert

Cette édition électronique du livre *UNE NUIT À
POMPÉI* de *ALAIN JAUBERT* a été réalisée le
22/10/2008 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer le 04/09/2008 (ISBN :
9782070122936)
Code Sodis : N02279 - ISBN : 9782072022791